

devient une des garanties de la liberté publique, et il faut être impie pour oser être tyran. Que parlez-vous de pactes primitifs ou d'assemblées politiques? voici qui vaut mieux que la force des parlements : c'est le respect de Dieu, c'est la sainteté de la religion gravée dans le cœur des rois. Un peuple obéissant sous un roi pieux, voilà, aux yeux de Bossuet, le modèle des gouvernements : beau rêve qui rappelle celui de Platon, lorsqu'il souhaitait aux peuples des monarques philosophes, comme si sur le trône c'était assez du zèle de la philosophie ou de la dévotion pour n'avoir plus à se défier de soi-même; comme si la piété ou la sagesse humaine, toujours faibles et fragiles, n'avaient pas besoin de trouver hors de leur conscience, tout pure qu'elle est, des garanties contre les séductions de l'autorité souveraine!

Aujourd'hui habitués dès l'enfance à tous ces mots sacramentels de constitution et de représentation nationale, c'est pour nous une étude curieuse que de lire la *Politique de l'Écriture-Sainte*. Nous entendons tout à coup retentir à nos oreilles comme les sons d'une langue nouvelle. Laissez là l'équilibre délicat de vos trois pouvoirs; venez voir la société naissant dans les bosquets d'Éden : les gouvernements s'établissent! est-ce en vertu de quelque contrat social? non; c'est Abraham ou Jacob assis le soir devant leur tente et jugeant leur famille. Ainsi, en suivant cette histoire qui commence avec le monde, Bossuet assiste tour à tour à la naissance de la société, à l'établissement des empires; et cette nation mystérieuse qui, au rebours des autres peuples, sous Moïse, eut une législation avant d'avoir une patrie, ce peuple de Dieu qui passe tour à tour de la théocratie à la royauté, de la captivité de Babylone à la gloire des Machabées, offre des modèles de gouvernement divers et des leçons de différentes fortunes. C'est dans ces annales sacrées que Bossuet devait aimer à étudier la politique : homme d'État, il y trouvait une variété capable d'inspirer son génie; évêque, une autorité qui rassurait sa foi.

La *Politique de l'Écriture-Sainte* n'est point un commentaire qui suit pas à pas l'histoire du peuple juif; c'est un ouvrage théorique, une suite de principes et de raisonnements; et pourtant il n'y a ni sécheresse ni pédantisme. Puissance de la parole de Dieu! en cherchant l'autorité, la politique a trouvé une grâce nouvelle. Ce traité méthodique est plein de l'inspiration de la Genèse, de la fraîcheur des premiers jours du monde, de l'ardeur des Cantiques et des Prophéties : à chaque instant, du fond de ces théories arides, jaillissent la poésie et l'éloquence, comme ces eaux vives qui sortaient des rochers du désert. Mais jamais l'essor de la parole divine n'interrompt la suite du raisonnement : la liberté et la splendeur des citations ne troublent jamais l'ordre et la clarté des principes; et le génie de Bossuet fait marcher de front l'enthousiasme et la méthode.

Cependant, par un singulier aveuglement, cet esprit, tout pénétré de l'Écriture, semble ignorer

quelle différence de mœurs et d'idées il y a entre la Genèse et la cour de Versailles; entre le pouvoir des rois juifs, contrarié par l'opposition sévère des prophètes, et l'autorité de Louis XIV, qui refusait à la chaire chrétienne le droit de *lui faire sa part*; entre la simplicité des patriarches et la complication de la politique moderne. Il emprunte à la Bible les leçons de gouvernement qu'il donne à l'héritier du roi de France. Chose bizarre! dans la sincérité de sa foi, il adore la royauté juive, c'est à ses yeux un modèle divin; mais il sait aussi, dans son zèle pour la monarchie, que le trône de Louis XIV est au-dessus du trône de Juda : alors, par une transaction involontaire, il rapproche le gouvernement du peuple de Dieu de l'idée qu'il s'est faite du pouvoir absolu. Jamais il ne perd de vue Louis XIV, et, sous la tente même des patriarches, nous rencontrons avec étonnement la majesté du grand roi.

Dans la *Politique de l'Écriture-Sainte*, Bossuet expose les principes des gouvernements; c'est le ton d'autorité d'un homme d'État : dans ses *Avertissements aux Protestants*, il réfute les sophismes de Jurieu; alors c'est la véhémence du dialecticien : il change de manière; mais c'est toujours le même esprit d'ordre, le même amour de l'autorité : il condamne le droit de désobéir comme le droit d'examiner. Dans le doute, quelque timide qu'il soit, il voit poindre l'incrédulité, et, dans la résistance, commencer l'anarchie. Il n'y a point de milieu : il faut croire au nom de l'Église; il faut obéir au nom du roi. La politique de Fénelon est moins roide et moins impérieuse. Épris de ses idées d'amour, c'est par l'amour qu'il unit les peuples et les rois, et il en fait le lien de la politique comme de la religion : ce n'est plus une autorité sévère qui du monarque descend sur les sujets avec une force irrésistible; c'est un sentiment plus doux qui du peuple s'élève vers le roi : il s'obtient et ne s'exige pas, c'est une sorte de liberté secrète : ce n'est plus, comme l'obéissance, un devoir que le prince réclame; c'est un sentiment qu'il risque de ne pas inspirer.

Ainsi, théologie et politique, Bossuet blâme tout ce qui s'écarte des règles établies; dans la philosophie, c'est encore le même caractère, et il veut contenir cet esprit d'indépendance et de recherche qui en fait la gloire et le danger. Ici jetons un regard rapide sur l'histoire parallèle de la religion et de la philosophie. Cette digression est nécessaire pour apprécier les travaux de Bossuet.

Avant Jésus-Christ, la philosophie et la religion étaient indépendantes l'une de l'autre : le paganisme ne se souciait guère d'expliquer l'énigme de la destinée humaine, c'était un soin laissé aux philosophes : vint le christianisme, qui satisfait la foi par le culte, et la raison par l'explication des mystères de notre destinée. Alors naquit la théologie, sorte de science qui ne pouvait naître qu'à cette époque, car c'est la philosophie unie à la religion : alors aussi commença une lutte cachée : la part que le christianisme avait faite à la philosophie ne suffisait pas à son inquiétude; de là les hérésies qui ne sont que les

tentatives de l'esprit philosophique pour empiéter sur la religion : la philosophie n'osait pas encore fonder un empire à part; mais, contenue à grand'peine dans le domaine de la foi, elle essayait d'y trouver l'indépendance par l'innovation, et vivait cachée au fond de la théologie qu'elle agitait : jusqu'à Bacon et Descartes tous les philosophes sont théologiens.

Avec Bacon et Descartes commença une ère nouvelle, et c'est à cette époque qu'appartient Bossuet. La philosophie se sépare de la théologie; l'Église, fatiguée des hérésies du seizième siècle, voit sans regret s'éloigner cet hôte incommode; l'antique alliance est rompue. Cependant la philosophie, comme une colonie qui vient à peine de quitter sa métropole, est encore docile; mais Bossuet, dans cette indépendance respectueuse, voit déjà poindre la guerre. Malebranche succède à Descartes, et la métaphysique intervient dans la religion; *un grand combat*, dit-il dans une lettre, *se prépare contre l'Église sous le nom de la philosophie cartésienne : ils' introduit une liberté de juger qui fait que, sans égard à la tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense.*

Ainsi, quoique cartésien comme tous les grands hommes de son siècle, Bossuet cependant s'afflige du schisme de la religion et de la philosophie, et il craint cette science inquiète, qui autrefois s'émancipait par l'hérésie, tout enfermée qu'elle était dans le sanctuaire, et qui aujourd'hui, livrée à elle-même, va bientôt se perdre dans la hardiesse de ses pensées : aussi il cherche à la ramener à Dieu; c'est là le but de tous ses ouvrages.

Descartes avait imprimé à l'existence humaine le sceau de la certitude, et le fameux axiome, *Je pense, donc je suis*, était gravé comme ineffaçable dans le sanctuaire de la nouvelle école : c'est de là que part Bossuet pour s'avancer plus loin; il étudie cette faculté de penser que l'homme ne s'est pas donnée, et qu'il a dû recevoir de quelque part, ce principe immatériel et impérissable qui doit être l'émanation de quelque nature immatérielle et impérissable elle-même; et alors il s'écrie : *Je pense, donc Dieu est.* C'est là le résumé de sa philosophie. La pensée humaine n'est plus seulement le titre authentique de notre existence; elle devient la preuve vivante de la divinité, et, à chaque instant, semble promulguer Dieu au fond de notre âme. Ainsi, par lui la philosophie est marquée du sceau divin, et il lui montre que, *quelque grande et élevée qu'elle soit, elle n'en est pas moins sous la main de Dieu et sous son autorité suprême.* L'âme a ses révolutions, que Dieu dirige comme celles des empires; et il n'est pas une des pensées qui montent dans le cœur de l'homme, qui ne rentre dans les desseins du Seigneur.

C'est surtout dans les *Méditations sur l'Évangile* qu'il s'élève à la plus haute philosophie, et s'y soutient sans efforts : c'est là qu'avec une incroyable sûreté d'esprit, il se sert de la métaphysique pour sonder les mystères de la religion, et de la religion

Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

pour contenir la témérité de la métaphysique : sa pensée s'initie aux secrets de la foi; il soulève quelques instants le voile impénétrable; il explique quelques mots du livre inexplicable; et l'homme, plein de saisissement et d'admiration, ne sait plus s'il adore la profondeur des mystères divins ou la profondeur du génie de Bossuet.

Dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ce n'est plus le même ton d'inspiration et de hardiesse; il analyse avec exactitude les éléments de nos connaissances; il examine avec netteté les facultés de notre esprit. Ce n'est point une clarté trompeuse qui se contente d'éclairer la surface sans pénétrer au fond des choses; il ne rétrécit pas la science pour la régulariser comme ont fait les philosophes du dernier siècle : il est simple sans être incomplet. Ce n'est pas non plus cette finesse minutieuse d'observations et ce rigoureux enchaînement d'idées qui, de nos jours, dans la psychologie fait le mérite des philosophes de l'école écossaise. La marche de Bossuet est plus libre : franchissant les idées intermédiaires, il semble arriver de plein saut aux conclusions. C'est l'allure du bon sens, quand le scepticisme n'a pas encore appris à l'homme à douter de ses notions premières. Aujourd'hui la raison est défiante; elle marche pas à pas, passant d'une idée à une autre sans jamais prendre d'essor. De là, dans la psychologie moderne beaucoup de délicatesse et de pénétration : de là une rigueur de raisonnement qui satisfait et qui inquiète à la fois, tant on voit qu'il faut de précautions pour ne pas faillir.

Ainsi, dans Bossuet, théologie, politique, philosophie, tout dépend de la foi, et, sous ce rapport, c'est, si j'ose le dire, l'esprit le plus systématique de son siècle; car il subordonne tout à la religion, et semble n'aborder une science que pour la soumettre à Dieu : mais, en même temps, il n'a rien de la sécheresse et de la monotonie des auteurs systématiques; car son vaste génie embrasse à la fois l'ensemble et le détail des choses; il résume les sciences sans les raccourcir, et met l'unité dans la variété : c'est là ce qui fait le singulier mérite de son *Discours sur l'Histoire universelle*; tout est rappelé à une idée dominante, et tout conserve cependant sa physionomie particulière. Égyptiens, Grecs, Romains, ont chacun leur attitude, et Dieu intervient sans que l'homme soit effacé. Devant Dieu, il n'y a ni temps, ni lieu, ni différence d'époque, de pays, de mœurs et de gouvernements : cependant, dans l'*Histoire universelle*, ces innombrables accidents de la nature humaine sont marqués avec netteté, et rapportés à Dieu sans jamais se confondre. Bossuet résume et analyse en même temps : il voit Dieu qui, du haut du ciel, dirige les choses de la terre; c'est à lui qu'il ramène tout; mais chaque chose a sa forme : Dieu l'a permis, et Bossuet, avec une religieuse exactitude, conserve aux peuples et aux événements leurs signes et leurs caractères particuliers. Ainsi, attentif à discerner et à suivre les conseils de la divine sagesse, l'historien met de la variété dans ses récits, parce que Dieu a mis de la liberté dans l'homme; il y met de l'unité, parce

qu'à travers les révolutions successives des empires, le dessein de la Providence se poursuit sans être jamais changé ni interrompu.

Quelle admirable revue de tous les peuples ! comme ils viennent tour à tour devant Bossuet témoigner de leur faiblesse et avouer que Dieu seul est grand ! C'est en vain qu'ils veulent s'arrêter et faire halte : il faut marcher ; il faut courir : Bossuet pousse les uns sur les autres les siècles et les peuples. *Marche, marche!* dit-il à l'Égypte, et le trône majestueux des Pharaons, et ce sacerdoce imposant, et ce peuple grave et sérieux passe et disparaît bientôt ; *marche, marche!* dit-il à la Grèce, et ces républiques turbulentes, cette nation de poètes et d'orateurs, avec tous ses chefs-d'œuvre et tous ses trophées, va se perdre dans le gouffre de la puissance romaine ; *marche, marche!* dit-il à Rome elle-même, et ce peuple invincible, qui sert d'instrument aux desseins de Dieu, sera à son tour effacé de la terre qu'il n'aura conquise que pour Jésus-Christ : son aigle, qui croyait voler au gré de la politique du sénat, est forcée de reconnaître que son vol était tracé, et qu'elle a suivi le doigt de Dieu plutôt que l'ambition des Sylla et des Pompée : ainsi Dieu est partout ; il change et renouvelle à son gré la figure du monde, et, à la voix de Bossuet, l'antiquité semble se réveiller du tombeau pour s'entendre révéler ce Dieu inconnu qui présidait à ses destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré.

Le plan de Bossuet ne convient qu'à l'histoire du monde, et Dieu ne peut servir de centre qu'à l'univers. Dans l'histoire d'un peuple ou d'une province, ce serait dégrader la Providence que de la mêler aux minces détails de l'administration ou aux petits intérêts d'un homme, et il n'y a que les révolutions des empires qui méritent d'être expliquées par les conseils de Dieu.

Jusqu'ici nous n'avons point parlé de l'éloquence de Bossuet ; arrêtons-nous un instant avant de l'étudier en détail.

Dans Bossuet, tout s'accorde : esprit net et sûr, il rencontre un siècle qui veut partout de l'unité, et embrasse un état qui interdit l'examen : aussi la discrétion et la réserve de pensées est le caractère dominant de son époque et de son génie ; mais cette retenue n'est point une précaution craintive, et elle n'a ni les petitesse ni les embarras de la peur. C'était alors la nature des esprits de s'arrêter à temps, sans songer même à se faire honneur de leur modération, car ils semblaient ne pas sentir qu'ils pouvaient aller plus loin. C'était une de ces époques où l'homme aime la science pour elle-même, où les méditations n'ont encore d'autre but que le développement de la pensée ; un de ces siècles enfin qui ont tous les genres d'esprit, excepté l'esprit qui fait l'application des idées aux choses : ce qui prête à la pensée une portée menaçante, c'est l'application qu'elle a : donnez une intention aux spéculations du dix-septième siècle, Pascal sera presque un impie, et Corneille un républicain.

Il n'y a point d'éloquence sans liberté ; mais c'est être libre que de croire l'être. Au siècle de Bossuet,

les esprits ont de liberté tout ce qu'ils en conçoivent ; de là l'éclat de l'éloquence à cette époque, de là en même temps la force et la sûreté d'idées : car rien ne s'accorde mieux avec le bon sens que cette liberté naïve qui reste sans efforts en deçà du danger et de la hardiesse.

C'est aussi le bon sens qui fait l'éloquence de Bossuet. Destinée à émouvoir tous les hommes, elle puise sa force dans les idées communes à tous les esprits, et dans les sentiments naturels à tous les cœurs. C'est par là que Bossuet se rapproche de Démosthène ; ils ont tous deux un bon sens solide et profond : Démosthène ne foudroie pas ; il raisonne avec le peuple, il se met à sa portée ; il dit tout ce que le monde sait, l'ambition de Philippe et l'indolence d'Athènes : Bossuet parle aussi aux chrétiens de leurs pensées et de leurs intérêts de tous les jours, de l'éternité, de l'incertitude de la vie. Ils ne se tourmentent ni l'un ni l'autre à chercher des idées neuves ; ils disent ce qui est, mais ils le disent avec une force de raison qui subjugué les esprits. Démosthène est moins élevé et moins imposant que Bossuet, car il ne parle que des choses d'ici-bas : Bossuet parle de Dieu et de l'immortalité de l'âme ; mais ils sont tous deux sublimes à force de bon sens et de vérité : de là cette admirable simplicité de style ; leurs mots ne sont pas plus recherchés que leurs idées ; chez eux tout est naturel : le secret de leur supériorité, c'est de savoir se servir mieux que tout le monde de la langue et des sentiments de tout le monde.

Bossuet façonne les mots à son gré, il leur communique sa puissance ; mais n'essayez pas de lui dérober ces expressions marquées de son empreinte. C'est une monnaie qui ne vaut que dans le pays, ailleurs elle n'a plus de titre ; ce n'est qu'un mot laissé à sa propre faiblesse. Balzac, avant lui, avait écrit avec noblesse ; mais il s'enivre de ses paroles, et déguise souvent la pauvreté des pensées sous la pompe des mots. Dans Bossuet, l'expression atteint l'idée sans jamais la dépasser. C'est surtout dans sa philosophie qu'éclate cette heureuse justesse : ce n'est point un jargon prétentieux mêlé de termes de l'école et de phrases poétiques, où les métaphores se croisent et se brisent à chaque instant, où les mots sont plus grands que les idées et trompent le lecteur, pareils à des armures gigantesques qui cacheraient de faibles pygmées : ici le mot égale toujours la pensée. Bossuet n'a pas, comme Platon, le privilège de créer des termes nouveaux ; mais il sait se faire obéir de sa langue, et la plie à son génie sans la défigurer.

Bossuet imite beaucoup les Pères de l'Église : son génie s'est agrandi et sa foi s'est fortifiée dans le commerce de ces grands hommes. En effet, quelle source d'éloquence, quelle admirable variété d'esprits ! Dans le christianisme, chaque pays a son orateur ; et l'Afrique elle-même, veuve de gloire depuis Carthage et Annibal, s'enorgueillit de son Tertulien. Ainsi de cette religion qui ne connaît plus ni Juifs ni Gentils, qui appelle tous les hommes aux pieds du même Dieu, naît une littérature qui réunit

aussi tous les génies et toutes les imaginations diverses ; elle n'a ni patrie ni capitale ; elle n'est ni à Rome ni à Athènes ; elle ne connaît ni Béotiens ni provinciaux ; elle est comme la foi nouvelle qu'elle proclame, le patrimoine de tous les peuples. Chrétiens de Marseille ou de Corinthe, esprits nets et profonds de l'Occident, brillantes imaginations de l'Orient, sophistes de l'Égypte, grammairiens de Rome, vous tous enfin de quelque pays que vous sortiez, venez avec vos idées, vos styles et vos accents divers : la littérature du christianisme ne s'inquiète pas de la pureté de langage, et c'est ici une communion de foi et non de goût. Aussi dans les Pères de l'Église il n'y a ni médiocrité servile, ni timidité d'écolier : tandis qu'à genoux devant ses devanciers, la littérature profane demeure élégante, correcte et stérile, le christianisme, irrégulier et fécond, s'abandonne à la liberté de ses inspirations ; et quand il change la religion du monde, il ne se fait guère scrupule d'en changer la littérature.

Examinons tour à tour les sermons de Bossuet et ses oraisons funèbres ; ce sont deux parties distinctes de son éloquence, l'une peu connue et qui mérite notre attention, l'autre trop admirée pour que nous essayions encore de la louer.

Le sermon, depuis Massillon, n'est plus guère qu'un discours sur la morale ; c'est une dissertation académique qui ressemble aux harangues des sophistes de la Grèce ; Bossuet s'en plaignait déjà. *On n'enseigne plus les mystères*, dit-il ; *on se tient dans les généralités et dans la morale* ; c'est qu'il croyait, avec les Pères de l'Église, qu'il faut avant tout prêcher les dogmes : ainsi pensait Fénelon. Ces deux grands hommes ne faisaient pas de l'éloquence de la chaire un vain jeu de paroles ; c'était un ministère sacré. Il ne s'agit pas ici d'une harangue apprêtée qu'écouteront des oreilles curieuses ; c'est une éloquence qui juge les hommes, au lieu d'être jugée par eux ; et ils en sortent plus coupables s'ils n'en sortent pas plus vertueux.

Voilà quelle idée Bossuet et Fénelon ont de l'éloquence de la chaire ; c'est un exercice de charité et non d'amour-propre ; c'est une œuvre de religion et non de littérature. De là l'autorité et la force de leur langage ; dans l'Église, comme dans les républiques anciennes, l'éloquence n'est pas un stérile amusement, c'est une action. C'est elle qui corrige et qui instruit ; c'est elle qui gouverne. Démosthène et Cicéron, Fénelon et Bossuet ne sont pas des hommes de lettres qui vivent dans le loisir et dans la contemplation ; ce sont des orateurs, des consuls et des évêques. Cicéron déjoue les projets de Catilina, Bossuet combat la réforme et le quiétisme. *Ils parlent, et ils font, ils ont les discours et les œuvres.*

Avant tout, Bossuet enseigne les dogmes : ce mélange d'instruction dogmatique et d'éloquence vive et impétueuse donne à ses sermons un caractère particulier : c'est tantôt la marche du dialecticien, tantôt l'essor de l'orateur ; son éloquence soudaine

¹ Lettres.

et inattendue brille tout à coup au milieu d'une controverse théologique : quelle confusion apparente jusqu'à ce qu'on trouve le point d'où il faut regarder ! alors quelle force et quelle clarté ! Ce n'est point le rigoureux enchaînement de Bourdaloue ; il semble s'élançer par bonds hardis et irréguliers. Ce sont des sermons faits pour être entendus ; ils ont besoin du geste et de la voix, qui achèvent l'idée : quel naturel et quelle liberté de génie ! comme il prend hardiment toutes les formes ! Courons au drame de la Passion ! car ce n'est plus un sermon c'est un drame : voici Jésus-Christ au prétoire ! entendez-vous les cris et les injures des soldats ? comme ils se demandent en riant le roseau et la couronne d'épines ? Quelle vive imagination ! quel dialogue terrible et familier ! Nous frémissons de colère et d'attendrissement. Attendons ! le prédicateur a reparu ; voici la division rigoureuse des preuves, voici l'explication savante des mystères de la foi ! Ainsi, dans ses sermons, poète et théologien, Bossuet prend tous les tons ; c'est là peut-être que se découvre mieux qu'ailleurs la nature de son éloquence, admirable mélange d'érudition et de génie.

Les *Élévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Évangile* sont marquées du même caractère de profondeur et d'abandon, de science et de simplicité. Tendre et gracieux quand il décrit l'enfance du Sauveur, c'est le langage de l'idylle ; c'est une églogue chrétienne pleine de naïveté et de candeur : tantôt, avec saint Luc et saint Matthieu, il assiste, en quelque sorte, à la vie de Jésus-Christ, et s'en fait le spectateur ; il en renouvelle l'intérêt, et semble nous conduire par la main à travers les miracles du Sauveur, depuis son berceau jusqu'à sa croix, depuis le trône de sa pauvreté jusqu'au trône de son supplice : tantôt philosophe platonicien avec saint Jean, il se plonge hardiment dans la divine obscurité des mystères ; mais il ne quitte jamais le fil conducteur de la foi, et il marche à côté de l'Écriture d'un pas ferme et mesuré, sans jamais la devancer ni rester en arrière.

C'est cette profondeur de doctrines qui, de son temps, fit la gloire de Bossuet ; il était plus admiré comme théologien que comme orateur, et ses controverses éclipsaient son éloquence. Aujourd'hui nous nous étonnons de cette erreur qui nous semble une injustice ; mais Bossuet ne s'en plaignait pas. A cette époque, la religion passait avant tous les intérêts, et l'honneur de la défendre avant tous les mérites. Plus tard, les controverses dogmatiques perdirent leur crédit. Alors l'admiration se tourna vers les oraisons funèbres, et Bossuet ne fit que changer de gloire. En effet, la théologie peut être plus ou moins goûtée, selon les différents siècles ; mais l'incertitude de la vie, la vanité du monde, Dieu, ses promesses de bonheur, ses menaces de justice, voilà la source inépuisable d'une éloquence qui ne doit finir que le jour où il n'y aura plus ni crainte ni espérance dans ce monde.

Dans Bossuet, la mort est une sorte de dogme religieux ; c'est une partie du christianisme dont il s'est fait l'apôtre : de quelle voix solennelle il la pré-

che à la terre! comme il aime à faire retentir ses terribles leçons dans cette cour brillante, dans ce Versailles élevé comme par enchantement, devant ce jeune roi enivré de gloire, d'amour et de flatterie, parmi ces hommes si occupés du monde, qui oublient la mort, et que la mort n'oubliera pas! Quelle *tristesse chrétienne* dans ces paroles! ce n'est point cette vague mélancolie qui nourrit ses chagrins avec une sorte de tendresse, et cherche des émotions dans la douleur; c'est une tristesse grave et sincère qui se tourne vers la religion plutôt que vers la rêverie; c'est le recueillement d'une âme pieuse plutôt que le désaveu d'une sensibilité inquiète.

La vérité dans les oraisons funèbres n'est pas la vérité de l'histoire. Bossuet attaque avec force l'orgueil et l'ambition, mais il ne nomme jamais les coupables; il est libre avec les choses et mesuré avec les personnes. Cependant, quand leur tombe est déjà refermée depuis quelque temps, il parle des grands de la terre comme en parlera l'histoire; alors il juge en homme d'État: voyez comme il apprécie la Fronde et ces derniers efforts d'une liberté remuante, et ce ministre persécuté et devenu nécessaire par ses malheurs, où l'autorité souveraine était engagée. Disons-le, dans cette manière libre de juger des hommes, on reconnaît parfois l'hôte de Chantilly. Bossuet visitait souvent ce prince qui gênait peut-être la cour de l'éclat de sa gloire née avant Louis XIV, ce frondeur inquiet devenu sujet respectueux, mais qui tenait à Chantilly une sorte de cour indépendante avec réserve, et qui ne fut jamais ni l'esclave ni la rivale de celle de Versailles. Bossuet, peut-être à son insu, rapportait des entretiens de Condé quelque chose de libre et de hardi qui se mêlait aisément à la franchise de l'orateur chrétien.

La philosophie du dix-huitième siècle traite l'oraison funèbre d'éloquence servile, consacrée à la gloire des grands, et qui dédaigne les vertus roturières; justes reproches, si l'oraison funèbre n'était qu'un panégyrique: mais c'est une grande leçon donnée au nom de la mort; et quand Bossuet se fait entendre près du cercueil des princes et des rois, c'est pour mieux confondre la vanité humaine en attestant ces titres et ces inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, et tout ce magnifique témoignage de notre néant. Obscurs comme nous, les hommes ordinaires ne meurent que pour leur famille, et le monde n'a rien à apprendre auprès de leur tombeau; mais quand une jeune princesse se sèche du matin au soir comme l'herbe des champs, quand du milieu des fêtes et des plaisirs elle tombe tout à coup entre les mains de la mort, c'est alors que l'homme reconnaît la petitesse de l'orgueil humain. Rois, princes, ministres, pleurés par Bossuet, dites-nous si c'est vous flatter que de montrer avec quel dédain Dieu vous sacrifie à l'instruction des hommes pendant qu'ils tremblent sous vos mains? Pourquoi envier ces louanges données à leur naissance et à leurs titres, vaine gloire qui n'empê-

¹ Voyez la Visite de Burnet à Chantilly. — Histoire de mon temps

che pas qu'ils ne descendent au tombeau pour nous servir d'enseignements? Laissez vanter ces princes anéantis; laissez parer la victime; le sacrifice est prêt. Ainsi dans le génie de Bossuet il s'est trouvé une éloquence qui flatte sans déshonneur; car elle n'élève l'homme que pour l'abaisser devant Dieu, et il n'y a pas un de ces éloges donnés à de froides poussières qui ne fasse trembler comme une terrible leçon.

Finissons par un trait qui achève de peindre Bossuet, et cette foi ardente et vive qui fut une partie de son génie.

Bossuet était près de mourir; l'abbé Le Dieu, son secrétaire, à genoux près de son lit, le suppliait de penser quelquefois à ses amis qu'il laissait sur la terre et qui étaient si dévoués à sa gloire. A ce mot de gloire qui venait troubler la pieuse humilité de ses derniers instants, Bossuet, ranimé par une sainte indignation, se souleva à demi, et retrouva assez de force pour s'écrier: Cessez ces discours, et demandez pour moi à Dieu pardon de mes péchés!

Sublime effroi! voilà cet homme qui fut grand entre tant de grands hommes, qui convertit Turenne, qui loua Condé, combattit Fénelon et correspondit avec Leibnitz: que craint-il en mourant? c'est qu'on ne s'entretienne de sa gloire plus que de ses péchés; et il se fait un scrupule d'être immortel dans la mémoire des hommes, quand son âme attend encore les jugements de Dieu. Eh bien! tristes témoins de sa mort, laissez mourir, comme un juste obscur, le défenseur de la religion et le dernier Père de l'Église; laissez-le s'abaisser sous la crainte du Seigneur; il n'échappera pas à cette renommée qu'il redoute, et l'admirable humilité de sa mort chrétienne vient, comme malgré lui, couronner la gloire de sa vie. C'est à la postérité, qui ne se fait point de scrupules dans son admiration, c'est à elle de rendre un libre hommage à la mémoire de Bossuet.

Esprit fait pour ordonner plutôt que pour discuter, il aime l'autorité et craint l'indépendance; son génie convenait à son époque, à la monarchie absolue, à l'Église calme et respectée, à la littérature naissante et régulière. Dictateur superbe de l'esprit humain, il plie son siècle sous le joug: politique, littérature, histoire, philosophie, viennent, au son de sa voix imposante, se renfermer dans le cercle immuable de la foi. Ses contemporains admirent et se soumettent: mais il en est de la domination du génie comme de l'empire des conquérants, qui se disperse après leur mort; il n'y a que leur gloire qui reste impérissable. Bossuet meurt, et le majestueux faisceau de sa dictature est brisé sans retour; l'esprit humain s'échappe de tous côtés; déjà la royauté de Louis XIV a perdu le prestige de ses victoires; déjà le scepticisme perce avec Fontenelle; enfin Voltaire est né, jeune et audacieux conquérant qui va transporter l'empire à d'autres idées qui elles-mêmes ne le garderont pas. Tant il est vrai que l'esprit humain, dans son indomptable et éternelle liberté, ne souffre même que pour un temps le despotisme glorieux du génie.

ÉLOGE DE BOSSUET. DISCOURS

QUI A PARTAGÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
DANS SA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 AOUT 1827;

PAR M. PATIN,

ANCIEN MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE, BIBLIOTHÉCAIRE DU CHATEAU ROYAL DE SAINT-CLOUD.

Jamais homme n'a parlé comme cet homme.

S. JEAN chap. VII, v. 46.

La louange languit auprès des grands noms: cette parole de Bossuet n'est-elle pas l'arrêt de ses panégyristes? ne doivent-ils pas se sentir découragés et vaincus d'avance par la vive émotion, par l'immense attente que son nom seul fait naître? Après tant de monuments que lui ont érigés à l'envi les arts et l'éloquence, la science de la religion et la critique profane; après ces images vivantes où son âme respire avec ses traits, ces commentaires, ces histoires de ses travaux et de ses pensées, tous ces accents d'enthousiasme qui, depuis le siècle dont il fut écouté jusqu'à notre âge, n'ont cessé de retentir comme les échos de sa voix, si son éloge reste encore à faire, c'est un éclatant témoignage que cet éloge est impossible, et que la louange n'a pas de prise sur une telle gloire.

Repoussons donc d'abord la vaine et présomptueuse espérance d'offrir à la mémoire de Bossuet un tribut qui serait toujours trop indigne d'elle, et dont elle n'a pas besoin. N'aspirons à rien de plus qu'à satisfaire, après tant d'autres, ce sentiment de reconnaissance que doit tout Français et tout homme à celui qui a tant honoré notre Église, notre patrie, et, on peut le dire, la nature humaine. Dans un sujet si grand, la faiblesse de nos paroles, loin de répondre à la pensée publique, ne pourra peut-être suffire à la nôtre. Nous nous consolerons de cette impuissance, en songeant que, pour nous du moins, notre travail n'aura pas été tout à fait stérile. Ce n'est pas une peine perdue que de s'animer, par l'étude d'une belle vie et d'admirables œuvres, à l'amour du génie et de la vertu.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui place si haut l'éloquence, c'est qu'elle ne peut être excitée que par une forte conviction, par l'intérêt d'une noble cause. L'amour de la liberté et de la patrie, le sentiment de la beauté morale, avaient

produit dans l'antiquité les prodiges de l'école et de la tribune. Depuis, dans la décadence du monde païen, lorsque désabusé de ses croyances, fatigué de ses systèmes, il périssait par tous les vices de l'esclavage, parurent ces orateurs qui l'appelèrent à une vie nouvelle, lui révélèrent le secret de notre nature et de notre vocation, enseignèrent aux puissants la pitié, aux faibles l'espérance, à tous la charité, et, au milieu des misères et des calamités de cette époque, parurent si secourables, qu'une éloquence étrangère à la terre en devint bientôt la première puissance. Sans doute, à mesure qu'il s'est retiré des affaires humaines, le ministère de la parole sacrée a perdu quelque chose de l'expression passionnée qu'il y avait prise. Mais ce qu'il ne pouvait perdre, c'est le caractère de grandeur qu'il tient de sa haute destination, de sa céleste origine.

Bossuet surtout l'a fait voir; Bossuet, qui, malgré l'immense intervalle des temps, la complète révolution des mœurs, s'allie naturellement dans notre pensée aux fondateurs du christianisme; Bossuet, qui soutint et continua leur ouvrage par les mêmes vertus, la même science, les mêmes talents; en qui se rencontrèrent la pureté du prêtre, le zèle de l'évêque, l'autorité du docteur, et l'empire d'une éloquence sans égale parmi les hommes: génie puissant et sublime, jeté au milieu d'un siècle de grandeurs et de lumières, qu'il semblait encore éclairer et ennoblir; à qui fut donné sur les esprits les plus forts comme les plus brillants et les plus délicats; sur les âmes les plus hautes comme les plus tendres, sur les personnages les plus célèbres, les plus éminents en naissance et en dignités, une véritable domination morale, une sorte d'épiscopat nouveau!

Cette carrière, qui devait se prolonger, par des écrits immortels, au delà des bornes de sa longue vie, semble commencer avec elle. Il naît dans une